HÔTEL MAHRAJANE

ROBERT SOLÉ

HÔTEL MAHRAJANE

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e^*

ISBN : 978-2-02-128812-4

© Éditions du Seuil, octobre 2015

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

1

Vers quatre heures de l'après-midi, une brise légère, venue de la mer, se faufilait entre les palmiers et caressait les murs blancs du Mahrajane. C'était la fin de la torpeur méridienne. Le chat à trois pattes quittait son abri et claudiquait à l'air libre sans se presser. Une pompe gémissait au fond du parc, mais ce pouvait être aussi bien le petit drapeau métallique qui, là-haut sur la terrasse, se faisait balader à gauche et à droite par des bouffées d'air tiède. Un jardinier pieds nus, la calotte enfoncée sur le crâne, déroulait son tuyau d'arrosage et aspergeait les dalles pour effacer l'incendie de la mi-journée. Dans les chambres, un volet s'entrouvrait, puis un autre, et un autre encore. On percevait des voix, des rires, des bruits de canalisations. L'hôtel Mahrajane ressuscitait à tous les étages avec de joyeux gargouillements.

La bonne société de Nari en avait fait une sorte de club. Elle y déjeunait, dînait ou prenait le thé, profitant de sa piscine, de sa plage privée et de ses deux courts de tennis. Les bridgeurs disposaient de quelques tables dans l'aile la plus calme du bâtiment. L'hôtel accueillait en été des bourgeois de la capitale, qui venaient se réfugier au bord de la mer pour fuir la canicule. Le reste de l'année, les chambres étaient surtout occupées par des touristes

étrangers qui faisaient généralement deux stations à Nari : la première, à leur descente de bateau, avant de visiter les sites archéologiques du pays ; la seconde, plus longue, à la fin de leur séjour, pour se reposer les jambes et les yeux avant de regagner l'Europe ou l'Amérique.

En ville et aux alentours, il n'y avait pas grand-chose à voir, à part le fortin arabe et le petit temple grec aux trois quarts détruit, dont le succès tenait surtout à l'absence d'autres vestiges antiques. Les touristes y passaient un temps excessif, s'ingéniant à lui trouver mille mérites, comme pour justifier leur séjour à Nari.

– Ces Occidentaux m'étonneront toujours, marmonnait notre oncle Habib en hochant la tête.

À défaut de monuments, Nari bénéficiait d'une alchimie particulière que les visiteurs percevaient sans pouvoir la définir.

– C'est l'air que l'on respire, avait déclaré un Hollandais de passage, incapable de préciser davantage sa pensée.

Faute de mieux, la ville était qualifiée de « petit Paris ». Pour rire, on inversait la proposition, disant que « si Paris avait la mer, ce serait un petit Nari ».

L'heure du thé approchait. Les serveurs surgissaient de l'entresol, l'un après l'autre, faisant valser un rideau de perles. Leurs robes vert jade, dont les boutons de fil tressé s'égrenaient verticalement du col jusqu'à terre, naviguaient entre les tables. On aurait dit une chorégraphie minutieusement réglée. Chaque table avait droit à une rose, plantée dans un vase en forme de flûte. Le soir, les flûtes étaient remplacées par de petites lampes aux abat-jour percés d'étoiles qui formaient une vraie constellation.

Les hommes de jade se mettaient à deux pour déshabiller le piano. L'épaisse housse était délicatement décollée, puis soulevée et pliée avec soin. L'instrument surgissait alors, couleur de jais, rendu plus luisant encore par les caresses d'un chiffon de laine.

M. Lévy-Hannour, droit comme un « I », sanglé dans un costume impeccable à rayures, surveillait ce ballet du bout de la terrasse en lissant sa fine moustache. On disait « le directeur », mais, à quarante-huit ans, il était aussi propriétaire du Mahrajane.

Les premiers clients arrivaient. Les talons aiguilles des dames joyeusement agrippées à leurs compagnons trébuchaient sur les graviers. Le directeur s'inclinait avec élégance, et les serveurs accouraient.

Shlomo, le pianiste, un homme d'une quarantaine d'années, à la veste blanche toute froissée, était déjà à la manœuvre sur son Pleyel. Il ajustait un tabouret qui n'avait jamais la bonne hauteur, avant de s'y asseoir, immobile, une longue minute. Puis, un sourire perdu dans ce ciel sans nuages, il égrenait doucement les premières notes du *Beau Danube bleu* ou de *Plaisir d'amour*, bientôt accompagné du cliquetis des cuillères dans les tasses et du rire cristallin de ces dames.

Vers six heures, la plupart des clients quittaient leur fauteuil et gagnaient la véranda du premier étage, tournée vers la mer, pour aller saluer un soleil rougeâtre, déjà assoupi. C'était le moment où la belle Nissa Lévy-Hannour sortait de ses appartements pour les rejoindre. On admirait sa toilette, ses boucles d'oreilles, ses bracelets… Les messieurs effleuraient des lèvres ses longues mains brunes, et sans doute enviaient-ils le directeur de partager

l'intimité d'une telle merveille, qui avait une dizaine d'années de moins que lui.

Souriante, la maîtresse de maison prenait la tête de cette procession crépusculaire. Dehors, les serveurs avaient disposé les mezzés autour des lampes étoilées. Shlomo revenait du bar, un verre de scotch à la main. Il le posait sur un coin du piano, revissait son siège et, d'un doigt énergique, balayait le clavier pour passer à autre chose, de plus doux encore, maintenant que la soirée commençait.

N'entrait pas au Mahrajane qui voulait. Le tarif des consommations décourageait les petits portefeuilles : une simple bière, un jus de mangue ou de goyave revenaient trois fois plus cher qu'au Café Antoniadis sur le port.

– Chez Antoniadis, je suis comme un pacha, disait mon père. Le serveur accourt avec des courbettes dès que je claque des doigts. Et si je lui glisse une pièce, il fait des cabrioles. Pourquoi irais-je m'écorcher les fesses sur les fauteuils en fer forgé du Mahrajane ?

Le pacha feignait d'ignorer que ces fauteuils étaient recouverts de coussins moelleux. Il craignait de s'aventurer dans un monde au-dessus de ses moyens, où on le regarderait de travers. Cela ne l'empêchait pas de répondre fièrement à ses collègues des Entrepôts qui lui demandaient s'il avait vue sur la mer :

– Non, j'ai vue sur le Mahrajane !

C'était une demi-vérité. Du balcon de notre petit immeuble, au troisième étage, nous apercevions effectivement, au loin, les grands eucalyptus qui bordaient l'extrémité du parc. Mais même un télescope ne nous aurait pas permis de distinguer le perron de l'hôtel.

Nous ne pouvions évidemment pas voir la piscine du Mahrajane, aux reflets de lagon, dont les dimensions presque olympiques arrachaient des cris d'admiration aux nouveaux visiteurs. Comme le montraient les cartes postales en vente dans la rue du Phanar, cette piscine n'était pas bordée de vulgaires chaises longues, mais de quasi-lits en osier, à inclinaison réglable. Les baigneurs d'eau douce appartenaient à un autre monde que le nôtre. Mes frères et moi ne connaissions que la mer, où nous avions appris à nager.

– L'iode vaut quand même mieux que le chlore ! déclarait papa, sans doute pour nous consoler de n'avoir pas accès à la piscine des Lévy-Hannour.

Pourquoi Haïm Lévy, qui avait hérité de l'hôtel de son beau-père, Élie Hannour, avait-il adopté ce double nom ? « Pour faire moins juif », affirmait maman, qui ajoutait :

– Savez-vous que maintenant ils se font refaire le nez ?

Je me regardais dans une glace, cherchant en quoi le nez des juifs était si différent du nôtre…

– Ah, ces juifs ! entendais-je dire régulièrement.

Il entrait dans cette exclamation autant de jalousie que d'admiration. L'agaçante réussite des juifs de Nari provoquait dans nos familles des sentiments contradictoires. Toujours premiers, ces gens-là, toujours devant. Outre le Mahrajane, ne contrôlaient-ils pas le Crédit assyrien, les Grands Magasins Dagalik et plusieurs bijouteries de la rue du Phanar ? Même en classe, ils raflaient médailles et premiers prix. Pour tout dire, il nous en mettait plein la vue, le peuple élu.

– Élu par qui, je t'en prie ? demandait ma tante Georgina d'une voix aigre. On n'a jamais voté, que je sache !

Mais, enfin, chacun avait sa place à Nari et s'en accommodait. Si M. Lévy-Hannour et ses clients se protégeaient du soleil sous des parasols à pompons, nous nous amusions beaucoup nous aussi de l'autre côté de la grille qui s'avançait dans la mer. C'était la même mer, au fond, et tous les juifs de Nari ne nageaient pas du même côté. J'en ai connu des Dina et des Rudy ! Cent fois, j'ai frôlé leurs bras, imaginé leurs seins naissants, avant de plonger du grand rocher. Ces juives troublantes me paraissaient très différentes de nous. Plus libres peut-être, plus agressives ? Ou alors dessinées autrement que nos sœurs et nos cousines, avec des fleurs inconnues sous leur maillot ? Et chez elles, ensuite, quand elles rentraient, que faisaient-elles, ces différentes, comment dormaient-elles ? Si je voulais me transformer en homme invisible, c'était seulement pour franchir les murs de leurs chambres un peu avant l'aube et contempler leurs longs cils endormis.

2

Dans la famille, seuls l'oncle Fayez et son épouse fréquentaient le Mahrajane. Ils ne se privaient pas de le rappeler, avec un snobisme agaçant, lors de nos déjeuners dominicaux :

– Lévy-Hannour a commandé une nouvelle tenture pour le salon anglais… Lévy-Hannour va faire planter dix palmiers royaux…

L'aîné de mes oncles maternels avait réussi à se hisser au-dessus de la petite bourgeoisie de Nari à laquelle nous appartenions. Il était l'un des responsables du contentieux au Crédit assyrien, ce qui le mettait en relation avec des personnes influentes. À son salaire, très convenable, s'ajoutaient les revenus immobiliers de sa femme, qui avait hérité de deux appartements dans la rue du Phanar. Le couple bridgeait au Mahrajane avec quelques notables de la ville, musulmans, chrétiens ou juifs : entre gens du monde, les frontières religieuses tombaient aisément. L'un des partenaires de l'oncle Fayez et de son épouse était un rentier dont le nom à tiroirs m'impressionnait : musulman raffiné, grand amateur d'opéra, ce Saad Abdel Hamid al-Sayyed passait pour un descendant du Prophète. Cela ne l'empêchait pas d'apprécier les bons alcools. Dès qu'il entrait au salon anglais du Mahrajane,

le barman s'empressait de lui servir un bourbon ambré de dix ans d'âge. Bien qu'ayant deux gendres dans les cercles du pouvoir, cet épicurien ne se gênait pas pour regretter haut et fort les charmes de l'ancien régime. En le désignant simplement par « Al-Sayyed », l'oncle Fayez donnait l'impression de se situer au même niveau que lui.

Les allusions aux parties de bridge avaient l'art d'énerver papa, qui ne comprenait rien aux cartes d'atout, aux enchères de barrage ou aux levées. Il préférait encore entendre les rodomontades de son beau-frère.

– Savez-vous combien de kilos de sucre le Mahrajane a consommés l'an dernier ? demandait Fayez.

On lançait un chiffre au hasard. Ce n'était jamais le bon. Il s'esclaffait, avant de donner la réponse exacte, puisée à la meilleure source. Qui d'autre que M. Lévy-Hannour pouvait lui révéler avec une telle précision les commandes de sucre ou de viande du restaurant de l'hôtel, le nombre de serviettes, de draps ou de taies d'oreiller traité par la blanchisserie ? En revanche, si on l'interrogeait sur les recettes ou les bénéfices du Mahrajane, notre oncle prenait un air mystérieux, comme s'il était tenu au secret. Fayez connaissait le directeur et propriétaire de l'hôtel depuis le temps où celui-ci travaillait à la banque et ne s'appelait encore que Lévy tout court.

Le benjamin de mes oncles maternels, Louca, avait, lui aussi, ses entrées au Mahrajane, mais aux heures creuses et par la porte de service. Gérant un modeste négoce de boissons, il livrait lui-même à l'hôtel des caisses de bière ou d'eau gazeuse et en profitait pour aller saluer une connaissance : le comptable de l'hôtel, Ari Maloumian, un petit Arménien trapu qui additionnait dans un bureau de l'entresol.

– Ce Maloumian n'est pas à la hauteur du Mahrajane, décrétait l'oncle Fayez d'un ton méprisant. Je ne comprends pas que Lévy-Hannour ait fait appel à lui.

Il faut dire que l'Arménien ne payait pas de mine, avec ses vestes trop grandes, ses pantalons trop longs et ses cravates rayées sur des chemises à carreaux. L'épouse un peu grasse qui entretenait cette garde-robe ne semblait pas appartenir au même sexe que la belle, la merveilleuse Nissa Lévy-Hannour, qui me fascinait, même si je ne l'avais jamais vue.

Mes trois oncles maternels, Fayez, Habib et Louca, faisaient tous un bon mètre quatre-vingts, mais c'était à peu près leur seul point commun.

Fayez n'aurait pas vendu son droit d'aînesse pour cent tonnes de lentilles. Orphelin de père dès l'adolescence, il s'était posé aussitôt en chef de famille, exigeant que ses deux frères et sa sœur lui soumettent chaque semaine leur bulletin scolaire. Lui-même, doué pour les études, décrocha sans mal une licence en droit, avant d'entrer au Crédit assyrien, où une forte ambition et un travail irréprochable lui firent gravir plusieurs échelons. Il avait fait « un beau mariage » qui l'autorisait à vivre au-dessus de ses moyens. Sportif, élégant, il entretenait sa ligne et ne portait que des tissus anglais, confiés au meilleur tailleur de la ville. Je lui trouvais beaucoup d'allure.

Habib, lui, avait interrompu ses études pour profiter d'une place de magasinier aux Entrepôts du Levant. Son plan de carrière, si l'on ose dire, s'arrêtait là. Il était apprécié de tous parce qu'il ne menaçait personne. Avec son éternel costume foncé et sa cravate noire, il donnait l'impression d'être en visite permanente de condoléances.

C'était un homme d'habitudes, sinon de routine, dont les journées étaient réglées comme du papier à musique. Il sortait de chez lui à 7 h 55, pour y revenir à dix-huit heures tapantes, après une marche sur la corniche : cette promenade quotidienne de santé était marquée par une brève halte au Café Antoniadis, pour saluer des joueurs de dominos. Son épouse appréciait sa rigueur et sa constance, mais était frustrée par son manque total de fantaisie. On lui attribuait cette phrase, sans doute apocryphe : « Avec Habib, il n'y a jamais de surprise, ni bonne ni mauvaise. Par moments, j'aimerais presque qu'il me trompe. »

Louca, le benjamin, était aussi brun que ses deux frères, mais ses yeux clairs et sa tenue débraillée l'en distinguaient d'emblée. À quarante ans, il n'était plus exactement le jeune premier que j'avais découvert dans l'album de photos familial. On l'y voyait alors dans un maillot de bain noir d'avant-guerre qui moulait son torse musclé ; ou à cheval, dans le désert, très à l'aise sur sa monture, dont il tenait les rênes d'une main ; et en smoking blanc, à une soirée de gala, on l'aurait pris pour Rock Hudson ou Cary Grant… Sa silhouette s'était un peu épaissie, son visage aussi, mais ces quelques kilos supplémentaires lui donnaient encore plus de présence. C'était notre oncle préféré, le seul à comprendre nos jeux et à tolérer nos écarts, le seul d'ailleurs à ne pas avoir d'enfants. Nous adorions ses provocations, ses jugements à l'emporte-pièce et les anecdotes piquantes qui émaillaient ses récits.

Était-ce le fait de ne pas avoir charge de famille qui le rendait si proche de ses neveux et nièces ? Il aimait notre compagnie, sollicitait nos avis et semblait les prendre au sérieux. Chacune de ses arrivées chez nous, essoufflé, les bras chargés de victuailles, était une fête. On se précipitait

pour l'accueillir, dans les rires et les cris. Il s'affalait dans un fauteuil, réclamait une boisson glacée que l'on s'empressait de lui servir, en l'entourant et le pressant de questions.

Louca était un journal à sensation. Il connaissait tout, avant tout le monde, ou en donnait l'illusion. Conteur imbattable, il pouvait captiver l'auditoire le moins crédule avec des histoires à dormir debout. Selon lui, M. Lévy-Hannour était un âne bâté, qui n'avait fait qu'hériter le Mahrajane de son beau-père et ne comprenait rien à l'hôtellerie. Il le disait avec une telle chaleur, une telle drôlerie, que l'on finissait par le croire. Ce genre de remarques horripilait son frère Fayez :

– Qui es-tu, toi, pour parler comme ça ? criait-il. Qu'est-ce que tu connais à l'hôtellerie ? J'aimerais t'y voir, à la tête d'un établissement de cette importance !

Les lèvres pincées, l'épouse de Fayez ne disait rien, mais on la sentait très énervée, elle aussi, par les propos mordants de son beau-frère. Il y avait de l'électricité dans l'air, et le déjeuner dominical risquait de dégénérer. L'oncle Habib intervenait alors pour raconter une histoire de bureau qui n'intéressait personne. Et s'il n'avait pas pu détourner la conversation, c'était la maîtresse de maison – ma mère ou une tante, selon les semaines – qui invitait les convives à passer à table ou les incitait à se resservir « parce que rien ne doit rester ».

Célibataire, Louca était plus ou moins lié à une certaine Yéléna qui exerçait le métier de couturière dans le quartier du port. On les voyait rarement ensemble, et d'ailleurs chacun vivait de son côté. « La Chypriote » n'avait jamais été reçue dans la famille. Ma mère feignait d'ignorer cette liaison, dont elle ne détestait pas seulement le caractère

extra-conjugal : quoique chrétienne, Yéléna avait le défaut d'être orthodoxe. Et de là que Louca se mette dans la tête de l'épouser…

Il faut dire que le cosmopolitisme de Nari avait des limites. Entre autochtones, étrangers et assimilés, entre musulmans, juifs et chrétiens de diverses obédiences, on pouvait être amis, associés, on pouvait étudier, travailler et s'amuser ensemble, mais cela n'allait pas plus loin. Sauf rares exceptions, susceptibles de provoquer des drames, la mixité s'arrêtait au pied du lit conjugal. Nous étions catholiques. La Chypriote ne l'était pas.

Comment dire ? Dans cette ville, à la fois compartimentée et très mêlée, on vivait en voisins. Si chaque communauté possédait son hôpital et son association de bienfaisance, beaucoup de choses se partageaient à chaque étage de la société : les riches avec les riches, les pauvres avec les pauvres… Il y avait la plage privée du Mahrajane, la plage payante que nous fréquentions et la plage publique qui ne bénéficiait d'aucun aménagement. Le verticalisme communautaire était compensé par un cosmopolitisme horizontal. Le terme s'adaptait parfaitement au bordel de la rue Dabbour. Dans cette impasse œcuménique, deux maisons minables aux balcons délabrés communiquaient par une passerelle métallique. Le trafic était à sens unique. On entrait par une porte, on payait, on faisait sa petite affaire, et on ressortait par l'autre porte sans avoir quiconque à saluer. Des cousins plus âgés que nous, mais aussi d'autres jeunes gens de toutes appartenances, allaient se soulager dans la rue Dabbour avec d'opulentes Maltaises qui leur faisaient, paraît-il, des prix très intéressants.

Les trottoirs de Nari étaient traversés de relents de mouton grillé. Dans la grande épicerie grecque où nous

allions nous fournir, des fûts remplis d'olives aux effluves pénétrants accueillaient le client. Sur le trottoir d'en face, le poisson séché d'un vendeur arménien taquinait les papilles des passants, rivalisant avec les monceaux d'épices exposés dans un magasin voisin. C'était une ville laborieuse, animée par des menuisiers, des ferblantiers, des marchands ambulants et des aiguiseurs de couteaux ; une ville de cris, de klaxons et d'aboiements. Cinq fois par jour, le muezzin nous rappelait qu'Allah est grand. Les cloches des églises lui répondaient, au milieu du grincement des charrettes, des claquements de fouet et du bourdonnement des Vespa. Le Mahrajane, éloigné des rues commerçantes, échappait à tous ces bruits.

Dans sa rubrique mondaine, *La Dépêche de Nari* rendait compte religieusement des soirées dansantes organisées à l'hôtel deux fois l'an. Ce journal francophone, qui était lu par ma mère de la première à la dernière ligne, appartenait à un Italien. Mon père, lui, ne pouvait se passer de l'un des trois quotidiens de langue arabe. La ville disposait par ailleurs d'un journal en grec et d'un autre en arménien. Aucune langue n'était totalement étrangère. Sans même s'en apercevoir, chacun picorait des mots chez ses voisins et les intégrait à son propre vocabulaire. Un accent chantant, commun à tous, atténuait les différences.

Nari n'avait pas de centre, notion inadaptée à une telle mosaïque. Que pouvait signifier la synagogue pour un chrétien ou la grande mosquée pour un juif, sinon le centre des autres, le contraire du sien ?

3

Abou Omar, le vieux chauffeur du Mahrajane, accompagné d'un bagagiste, faisait régulièrement la navette entre le port, l'hôtel et la gare ferroviaire. Il conduisait une Buick blanc et bleu, modèle 1936, dont le modeste klaxon, à peine audible, étonnait toujours de la part d'un véhicule aussi imposant.

Cette limousine d'un autre âge, aux roues de secours montées sur les ailes, ne portait pas le « M » de l'hôtel, mais tout le monde la reconnaissait de loin. Les agents de la circulation fermaient les yeux si elle stationnait à un emplacement interdit, et à son approche, sur le port, la barrière du quai semblait se relever toute seule. Grâce à ses strapontins, la Buick Special, dont la malle arrière était prolongée par une grille porte-bagages, transportait aisément huit ou neuf passagers.

Une fois, à la gare ferroviaire, nous avions eu l'occasion, mon frère cadet et moi, de nous en approcher. Le chauffeur fumait, le dos appuyé sur le capot de son véhicule à l'arrêt. Sans doute attendait-il le bagagiste ou des clients. Nous voyant rôder autour de lui, il aurait pu nous chasser, mais d'un ton paisible il marmonna :

– Qu'est-ce que vous voulez ? Monter sur le marchepied ?

On aurait dit qu'il lisait dans nos pensées ! Je grimpai

le premier sur cette plateforme en acier aux bosses antidérapantes et fus aussitôt saisi par une odeur de vieux cuir qui se dégageait des carreaux entrouverts. Cette odeur enivrante m'empêcha de bien regarder l'intérieur de l'automobile. Quand mon frère aîné m'interrogea, quelques heures plus tard, sur la couleur des sièges, la taille du volant et la disposition du tableau de bord, je ne pus lui faire que de vagues réponses. Seul mon nez se souvenait…

Dans le livre d'or de l'hôtel, en date du 13 février 1938, une certaine Mrs Hopkins salue « la Buick noire venue nous chercher sur le quai ». Noire ? Il faut croire que la limousine n'avait pas encore été peinte aux couleurs du Mahrajane. Mrs Hopkins devait être une vieille cliente, car elle ajoutait : « Être transportée en fiacre jusqu'à l'an dernier ne manquait pas de charme, mais j'avoue que cette automobile est beaucoup plus confortable. »

Les voyageurs étaient accueillis dans le hall de l'hôtel par M. Alex, un personnage considérable, certainement l'homme le plus important du Mahrajane après le directeur-propriétaire. Son rôle dépassait celui d'un simple réceptionniste en chef. Tout ce qui, de près ou de loin, pouvait intéresser ou préoccuper la clientèle dépendait de ce petit homme gris qui ne payait pas de mine. Il attribuait les chambres aux arrivants, répondait aux questions, réglait tous les problèmes. Son autorité s'étendait au caissier, à la standardiste, aux bagagistes, au chauffeur, au portier, au groom, au liftier et peut-être aux barmen. Même au restaurant et dans les étages, on le consultait ou sollicitait son aide.

– Demandez à M. Alex, il va vous arranger ça, disait régulièrement le directeur à un employé ou à un client.

Lui-même faisait appel dix fois par jour à ce précieux collaborateur que lui avait légué son beau-père, le fondateur de l'hôtel.

M. Alex devait avoir au moins soixante ans. Logé dans une chambre du dernier étage, il officiait sept jours sur sept, sans jamais prendre de vacances. Quand un client s'en étonnait, il murmurait avec un sourire :

– Je suis en vacances permanentes. Connaissez-vous un endroit au monde plus agréable que le Mahrajane ?

Avec l'accent chantant de Nari, M. Alex s'exprimait aussi bien en français qu'en arabe ou en anglais ; il se débrouillait en italien et en grec, baragouinait l'allemand et connaissait certainement l'hébreu. Son éternel costume gris – laine en hiver, lin en été – semblait destiné à le rendre invisible. On ne voyait pourtant que lui dès que l'on mettait le pied dans le hall. Il n'avait pas besoin des clés d'or d'un concierge de palace, brodées sur le revers de l'uniforme, pour se distinguer et s'imposer.

De la diplomatie, de l'imagination et une excellente organisation lui permettaient de répondre à tous les souhaits des clients, et parfois de les devancer. Il ne disait jamais non. On racontait que l'épouse, enceinte, d'un homme d'affaires autrichien avait eu un soir, vers minuit, la brusque envie de manger du veau farci à la génoise. Son mari, qui craignait de la contrarier, était descendu à la réception, affolé. M. Alex, appelé par le veilleur de nuit, l'avait écouté avec attention, avant de téléphoner à gauche et à droite, remuant ciel et terre. Personne ne connaissait la recette de ce plat. Mais, une demi-heure plus tard, la Buick partait en trombe chercher

le cuisinier du consulat d'Italie, sorti de son lit, tandis que l'on rallumait un fourneau au sous-sol…

Un négociant portugais de Nari, célibataire et retraité, avait élu domicile au Mahrajane. Il louait à l'année la chambre 28 qui avait été réaménagée à son goût, avec des meubles et des tableaux lui appartenant. M. Cravilho faisait même pousser des fleurs sur le balcon. Les femmes de chambre devaient changer chaque jour l'eau de son canari qui gazouillait dans une cage. Quand on lui demandait pourquoi il vivait à l'hôtel, le Portugais expliquait :

– Ici, j'ai tout un personnel à mon service. Fini les soucis domestiques ! Je n'ai à m'occuper ni des repas, ni du plombier, ni des factures d'électricité. Et puis, en côtoyant des touristes de diverses nationalités, qui parlent toutes sortes de langues, j'ai l'impression de voyager.

Un chien paisible, aux oreilles pendantes et au poil soyeux, l'accompagnait partout. Cet épagneul était même autorisé à pénétrer au salon anglais, où il se couchait silencieusement contre le fauteuil de son maître. On ne l'avait jamais entendu émettre le moindre aboiement.

Chaque jour, en milieu d'après-midi, quand le hall était plus calme, M. Cravilho allait papoter avec M. Alex. Le réceptionniste en chef lui offrait un siège derrière son comptoir et commandait des cafés turcs. Les deux hommes parlaient de tout et de rien, échangeaient des réflexions sur l'air du temps, le menu du restaurant, la tenue ou la manie d'un nouveau client.

L'un des principaux collaborateurs de M. Alex était Ahmad, le jeune chasseur de l'hôtel. Monté sur des ressorts, toujours en mouvement, ce garçon d'une agilité surprenante remplissait au pas de course les commissions tous azimuts qu'on lui confiait : à la plage, pour remettre

un message ; à la gare, pour changer un billet ; à la poste, pour déposer ou retirer un colis ; chez le marchand de journaux, le fleuriste ou le cordonnier… Obligé de porter des sandales dans l'enceinte de l'hôtel – aucun membre du personnel, à l'exception des jardiniers, n'avait le droit d'être pieds nus –, il les tenait à la main pour accomplir plus aisément ses missions extérieures. On l'avait surnommé « Ahmad la Gazelle ».

– Allô ! La clé du 6 ? Ne bougez pas, je vous envoie la Gazelle, disait le réceptionniste en chef à une femme de chambre.

Louca nous amusait beaucoup en imitant le tête-à-tête de M. Alex et M. Cravilho derrière le comptoir. Avec lui, l'animation des déjeuners dominicaux était garantie. Les portraits sans nuance qu'il faisait des gens de Nari, les mots ou les initiatives qu'il leur attribuait, déclenchaient l'hilarité générale. Même l'oncle Fayez et sa femme, qui affichaient des mines consternées, finissaient par succomber. Maman faisait les gros yeux à son frère quand il racontait des histoires interdites aux enfants, que nous ne comprenions qu'à moitié. Mais Louca était intarissable sur les amours adultères de Mme Caramanian, l'épouse du sous-directeur du Crédit assyrien, ou la manière supposée dont le docteur Zeitoun traitait les cas d'impuissance masculine.

– Arrête ! Tu vas me faire mourir de rire ! disait la tante Georgina entre deux hoquets.

Sans doute s'accuserait-elle en confession d'avoir écouté ces histoires piquantes, qui relevaient largement de la diffamation quand elles n'offensaient pas la pudeur d'une chaste servante du Seigneur.

Il m'arrivait cependant de surprendre un voile de tristesse dans le regard de Louca. Lui, si gai d'ordinaire, pouvait s'assombrir brusquement. Un dimanche, après je ne sais quelle allusion de l'oncle Fayez, il n'avait plus ouvert la bouche jusqu'à la fin du déjeuner.

Maman ne supportait pas les sautes d'humeur de son frère.

– Chacun son tempérament, lui disait papa quand elle s'en plaignait.

– Mais non ! répliquait-elle avec vivacité. Ce n'est pas une question de tempérament. Il n'était pas comme ça, tu le sais bien.

Elle semblait accuser la Chypriote d'être la cause de la cyclothymie de Louca, la rendant en tout cas responsable de sa tenue débraillée :

– À quoi sert-il d'être couturière si on n'est pas fichue de veiller aux habits de son…

Elle ne terminait pas sa phrase, incapable de prononcer le mot « amant » ou de qualifier de quelque manière cette relation qui lui déplaisait absolument.

4

Un dimanche, Louca arriva, radieux, chez les tantes et, avant même de passer à table, annonça la grande nouvelle : il allait produire et commercialiser une boisson gazeuse.

– Répète ça, s'il te plaît ! s'exclama Fayez.

– Tu as bien entendu, fit Louca avec un grand sourire. J'ai déposé la marque. Je vais lancer le Niagara, en collaboration avec un ami.

L'ami en question, Davlouros, était un Grec, diplômé de pharmacie, qui n'avait pas ouvert d'officine après ses études, mais dont la famille exploitait des vergers à quelques kilomètres de Nari. C'est lui qui avait mis au point la composition du liquide.

L'oncle Habib commença à s'inquiéter :

– Mais tu te rends compte de ce que ça représente… Il faudrait investir, créer une société, affronter la concurrence, convaincre les consommateurs…

Louca avait réponse à tout. On aurait dit qu'il étudiait le dossier depuis des années. Commercialement, son raisonnement paraissait logique : une boisson produite sur place reviendrait moins chère que Coca, Pepsi, Sinalco ou Seven Up, n'ayant à supporter ni le coût du transport ni les frais de licence étrangère, et pourrait donc être vendue à un prix compétitif.

Mon père intervint :

– Je te signale, au cas où tu l'aurais oublié, qu'il existe déjà une gazeuse locale et qu'elle vivote difficilement.

– Bien sûr, et ce n'est pas étonnant ! répliqua Louca. Cette mauvaise limonade, enfermée dans une bouteille sinistre, ne peut pas attirer grand monde !

Le Niagara, lui, aurait tout pour plaire. Outre le prix, un goût nouveau jouerait en sa faveur : les essais entrepris par Davlouros étaient, paraît-il, très concluants. La composition exacte de ce mélange d'eau gazéifiée, de jus d'agrumes, de sucre de canne, d'huiles essentielles et de divers arômes devait rester aussi secrète que celle de Coca-Cola.

– L'important, expliqua Louca, c'est l'emballage, le *packaging* comme on dit en Amérique.

Selon lui, la boisson allemande Sinalco avait raté son effet : personne ne savait que ce nom était dérivé de l'expression latine *sine alcohole* (sans alcool). Schweppes, en revanche, inspiré du nom de son fondateur, Johann Jacob Schweppe, avait été une excellente idée de publicitaire : le « s » évoquait le bruit du gaz qui s'échappe d'une bouteille décapsulée.

– Je n'en dirais pas autant de Seven Up, ajouta Louca. Si vraiment l'intention de ses créateurs était de signifier la montée au septième ciel, ils n'ont pas su l'exploiter. Un nom doit parler tout seul. « Niagara » est, à la fois, exotique et familier. Tout le monde a en tête les fameuses chutes. Cette marque évoque quelque chose de dynamique, à qui rien ne résiste.

Il décrivait déjà les flots qui sortiraient de sa fabrique et inonderaient le marché. C'est le cinéma qui lui avait suggéré ce nom ruisselant : il gardait un souvenir ému

de *Niagara*, le film où Marilyn Monroe, sortant de sa douche, était entrée dans la légende…

Pour le *packaging*, Louca n'excluait aucune audace : on lui avait parlé d'une marque française, non vendue à Nari, qui commercialisait une bouteille ventrue et granuleuse rappelant une orange ou un citron. Lui, il n'hésiterait pas à aller plus loin :

– J'étudie la possibilité d'un verre rectangulaire. Oui, un parallélépipède, pour permettre un gain de place et un rangement simplifié.

La perplexité des adultes contrastait avec l'enthousiasme qui régnait à la table des enfants : nous nous étions aussitôt emparés du projet, suggérant tout ce qui nous passait par la tête :

– Et pourquoi pas une bouteille en forme de poire, oncle Louca ?

– Ou avec deux goulots, c'est mieux.

– Ou une bouteille triangulaire, tu sais, large en bas, étroite en haut.

– Pourquoi pas ? disait Louca. C'est peut-être une bonne idée. Je note. Ne parlez pas tous en même temps…

Si Louca n'était pas fixé sur la forme de ses futures bouteilles, il en connaissait la couleur : elles seraient bleu lavande, comme les volets du Mahrajane. J'ai découvert beaucoup plus tard combien, dans son esprit, le Niagara était lié à l'hôtel. Attendait-il de celui-ci quelque reconnaissance, à la manière de Schweppes, devenu fournisseur officiel de la cour d'Angleterre ? Ou cherchait-il seulement à s'en faire remarquer par un coup d'éclat ?

– Ton frère nous a encore inventé quelque chose !

s'exclama papa ce soir-là, très égayé par l'affaire du Niagara.

Maman ne répondit pas. Les fantaisies de Louca l'inquiétaient beaucoup plus qu'elles ne l'amusaient. Son frère avait besoin d'une épouse : il ne se disperserait pas de la sorte avec une femme solide, ayant les pieds sur terre. Elle avait tenté en vain de l'intéresser à une lointaine cousine, Névine, qui était secrètement amoureuse de lui. Cette célibataire pleine de qualités se trouvait être l'adjointe de la fameuse Rachel, la gouvernante du Mahrajane. Maman avait l'occasion de la rencontrer une ou deux fois l'an et glanait ainsi quelques informations de première main sur le fonctionnement de l'hôtel.

Rachel était en quelque sorte l'alter ego de M. Alex dans les étages. Cette femme maigre d'une cinquantaine d'années avait définitivement perdu le sourire après la mort tragique de son mari et de ses deux enfants sur la route du désert. Elle ne se trouvait pas dans le véhicule qui avait pris feu en novembre 1940, après avoir heurté un tonneau sur le bas-côté et fait plusieurs embardées. Trois corps méconnaissables devaient être extirpés de l'épave encore fumante. Ce n'était pas la première fois qu'un tonneau rouillé servant de borne kilométrique était à l'origine d'un accident meurtrier. *La Dépêche de Nari* et d'autres journaux réclamaient régulièrement un aménagement de cette voie dangereuse, mais ils prêchaient, c'est le cas de le dire, dans le désert…

Depuis ce drame, le Mahrajane était devenu toute la vie de Rachel. Méthodique, perfectionniste et d'un tempérament assez rigide, elle dirigeait d'une main de fer un bataillon de femmes de chambre, de lingères, de